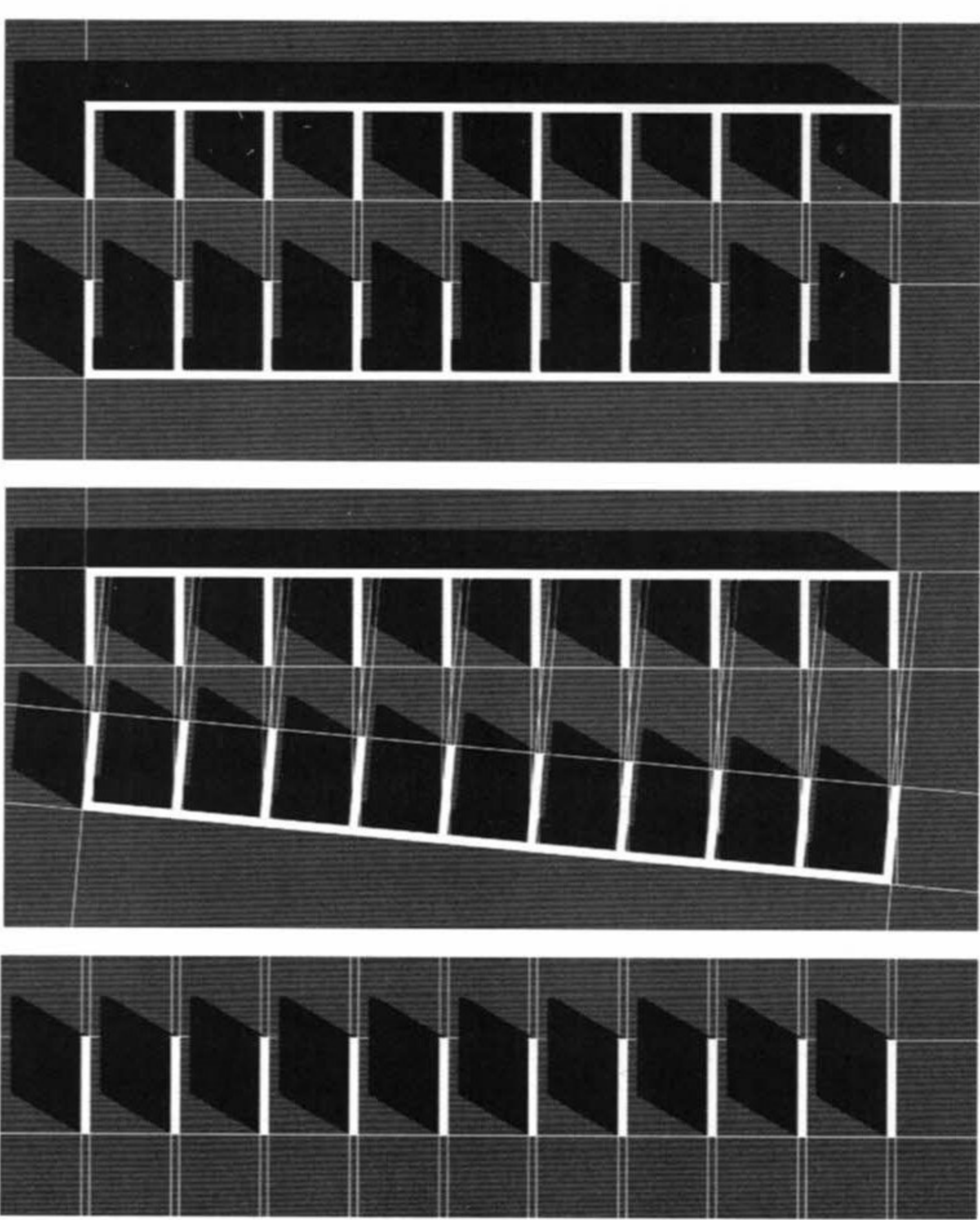
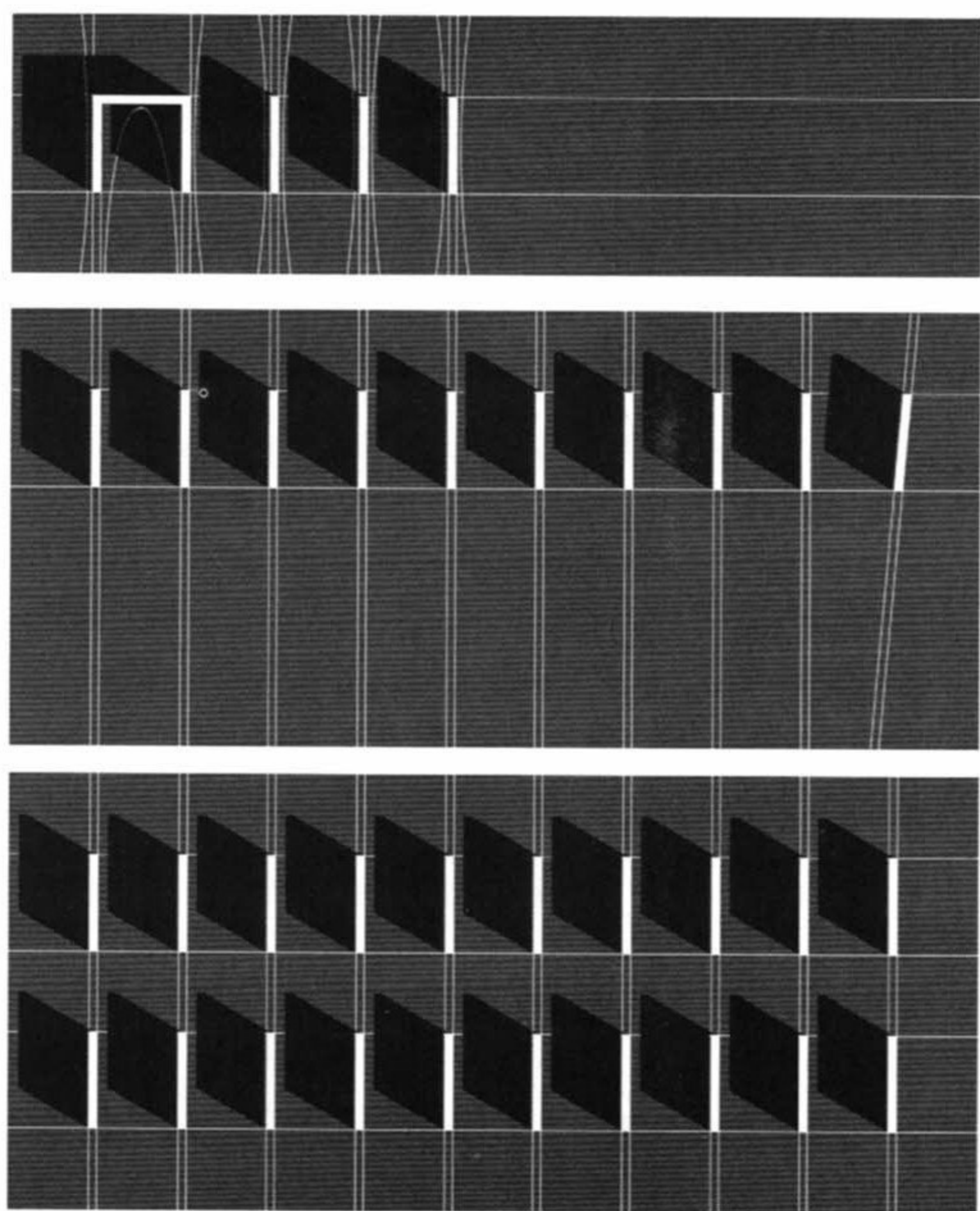


LE PAN ET LA NICHE

Une fable pour l'architecture (1ère partie)

Jean Stillemans



Nous appartenons à une culture qui a décidé d'accorder la notion de lieu avec celle d'enveloppe.

Qu'est-ce qu'une enveloppe ? Une enveloppe, c'est un contenant qui abrite un être ou une chose, et le soustrait à l'ambiance extérieure, un contenant qui permet à cet être ou à cette chose de rester seul avec soi – en un colloque intime, sans mélange avec autre chose.

L'image la plus immédiate à cet égard est celle du pli épistolaire. Qu'est-ce une lettre, sinon un

message écrit qui va être l'objet d'un pli, d'un pli sur soi, pour être ensuite glissé dans un autre pli, plus compliqué et susceptible d'enclore : une enveloppe ?

L'enveloppe va permettre à la lettre d'être transmise à un destinataire, plus ou moins éloigné – un transport par de petites mains, celles du facteur, et pendant ce transport la lettre va demeurer soustraite à l'intrusion, à toute violation de son secret. La lettre, grâce à l'enveloppe, va demeurer enfermée en elle-même, elle va séjourner dans son intimité. Jusqu'au terme de

son transport où le destinataire va déplier le pli pour accéder à la révélation du message qui était demeuré enfoui dans son secret.

Aristote, à l'aube de la philosophie, s'est posé la question du lieu et l'a défini comme la première enveloppe immobile. Pour illustrer et construire son propos, Aristote a convoqué l'exemple du vase qui contient un liquide – eau, air ou vin – et en a déduit un certain nombre de principes qui valent pour le réel du lieu.

Premier principe : le vase, comme le lieu, met en place un principe d'adhérence. La chose contenue par le lieu, comme le vin dans le vase, colle aux environs du lieu. Le lieu est au plus proche des contours de la chose ou de l'être – il enveloppe la chose ou l'être.

Deuxième principe : dans cet état d'enveloppement, l'être ou la chose est au repos, et le repos est à comprendre ici comme le recueil d'une plénitude, cet état où l'être est au comble de lui-même, dans une auto-confirmation instaurée par l'enveloppement du lieu.

Troisième principe : si dans le lieu, l'être ou la chose est au repos, rassemblée au profond de son intimité, il existe pour chaque chose ou chaque être un lieu qui lui est destiné, qui lui convient absolument : on n'est pas authentiquement soi-même, nous ne trouvons pas la confirmation du repos en n'importe quel lieu. A chaque chose, à chaque être son lieu, le lieu privilégié de la confirmation.

Il suffit de se rapporter à quelqu'un beaucoup plus proche de nous, à Gaston Bachelard et à sa «Poétique de l'espace», pour comprendre combien ces notions qui sont discutées par Aristote sont encore actives en la situation moderne.

Bachelard visite les images de la maison, de la coquille, du nid, du coin, comme celles du recueil de notre intimité, de notre être. Mieux, ces images sont les formatrices de notre intériorité – et ici intériorité veut dire substance et consistance : ce sont ces lieux et leurs images qui nous permettent d'être au plus nous-mêmes. Nous retrouvons les propriétés mises en avant par Aristote : le bon lieu est un lieu qui adhère, qui nous colle à la peau (à l'âme dirait plutôt Bachelard), il nous permet de nous reposer en nous-mêmes en nous enveloppant c'est-à-dire en nous confirmant ; enfin il existe des lieux qui

nous sont destinés – dont la rencontre est bénéfique pour accomplir le recueil de notre être.

De manière moins poétique, un certain fonctionnalisme en architecture n'a pas établi autrement les nécessités du lieu en rapportant sa forme à la déduction logique d'une juste interprétation de la gestualité liée à un usage. Si un architecte comprend l'exact encombrement de la gesticulation liée à un comportement, cet architecte tient de manière quasi mécanique la forme et les mesures de l'espace qui sont adéquates, c'est-à-dire enveloppantes et confortantes eu égard à cet usage.

Toutes ces notions qui se jouent de l'enveloppement ont pour elles l'évidence des habitudes de notre monde. Pour prendre des distances par rapport à une telle notion du lieu-enveloppe, nous pouvons imaginer que chaque chose ou chaque être circulerait parmi les lieux, sans être perpétuellement référé, rapporté à un lieu à soi – qui serait le lieu destiné à son confortement. Les aborigènes d'Australie nous aident à prendre une telle distance. Les aborigènes possèdent leurs références d'être dans le déplacement plutôt que dans le recueil sur soi à la faveur du lieu. Les aborigènes vivent sur des trajectoires qui ont été rêvées par les ancêtres fondateurs, dont la description est transmise par des chants rituels. Les lieux sont pour eux des trajets qui se répandent sur de grands territoires.

Nous pensons que toute tentative de compréhension des enjeux du lieu ne peut faire l'économie de telles dispositions culturelles.

Si, comme nous le proposons, il faut entendre le lieu comme la disposition de bords qui laissent advenir des étendues, il faut nous défaire de la prégnance du lieu-enveloppe. Nous dirons, pour aller vite, que l'architecture est d'abord constituée par un vide, et non par un contenant. Son instauration n'est pas, au premier chef, celle d'une enveloppe capable de confirmation. Les envies de plénitude et de confortement – si elles existent – rencontrent d'abord le vide, et pour être plus précis : un excès d'étendue.

Nous habitons un excès d'étendue ! Si tel n'était pas le cas, s'il n'y avait pas un *trop*, un excédent d'étendue, nous serions perpétuellement dans le pur état d'adhérence décrit par Aristote. Pour dire autrement, il faut reconnaître que nous sommes habités, peuplés par des envies de demeure absolue, d'accord cir-

culaire de soi avec soi. La fonction de l'architecture est de recevoir de telles envies... pour les décevoir.

Les envies de confortement sont légitimes parce qu'elles nous constituent – il n'y a pas de jugement à porter sur elles. Mais la déception tient à la résistance du réel à satisfaire de telles envies qu'il convient de nommer des envies imaginaires (ce qui ne peut être rencontré dans le réel appartient à notre imaginaire). Nous dirons que l'architecture ne possède pas les moyens de satisfaire ni, par ailleurs de dissoudre les quêtes de demeures pleines qui nous occupent. Au contraire l'architecture s'articule à cette quête pour contenir la déconvenue aux bords du supportable, soit pour instaurer ce qui se laisse nommer « *l'habitable* ».

Un autre imaginaire que celui de l'enveloppe nous permet de saisir le symptôme de ceci. Il s'agit du labyrinthe. Qu'est-ce un labyrinthe sinon une structure de fuyance des lieux, de dérobage des places, de déception devant notre envie de repos ? Le labyrinthe est la figure inversée de l'enveloppe, une image qui oppose l'inquiétude, voire le cauchemar, à la sérénité du repos qu'évoque l'enveloppe. Le labyrinthe est l'indice que le souci de l'enveloppe n'est pas raisonnable : l'enveloppe est impossible.

Dès lors une proposition se précise : *le lieu est le produit de la disposition de bords qui laissent advenir des étendues qui excèdent les désirs d'enveloppement et de confortement des êtres et des choses.*

•

L'impossibilité de l'enveloppe se décline en une double logique structurelle :

1. l'écartement des bords : le lieu se dérobe à confirmer une essence, il est toujours trop ample – peuplé par l'écart. Les bords ne sont pas les contours d'une enveloppe ; 2. le passage d'un lieu à l'autre : il n'y a pas d'arrêt d'un lieu sur lui-même, les lieux fuient, glissent les uns dans les autres. A la place de l'enveloppe, il faut penser une multiplicité de principe des lieux.

Si l'architecture est destinée à recevoir les envies d'enveloppe pour les décevoir, en quoi consiste son ressort propre, si tant est qu'elle en possède ? Nous la décrivons installée au milieu d'une impossibilité – celle de l'enveloppe, mais quelle est sa poussée propre ? Quel événement vient avec elle ? Pour répondre à cette question, tentons d'identifier les dispositions matérielles qui sont les siennes – les marques de l'architecture –, à partir d'une déduction littérale mais néanmoins logique. Littérale, car de manière ordinaire il est souvent fécond de prendre les choses «à la lettre». Nous allons identifier les dispositions de l'architecture à partir d'une déduction littérale et logique des effets de l'impossibilité de l'enveloppe.

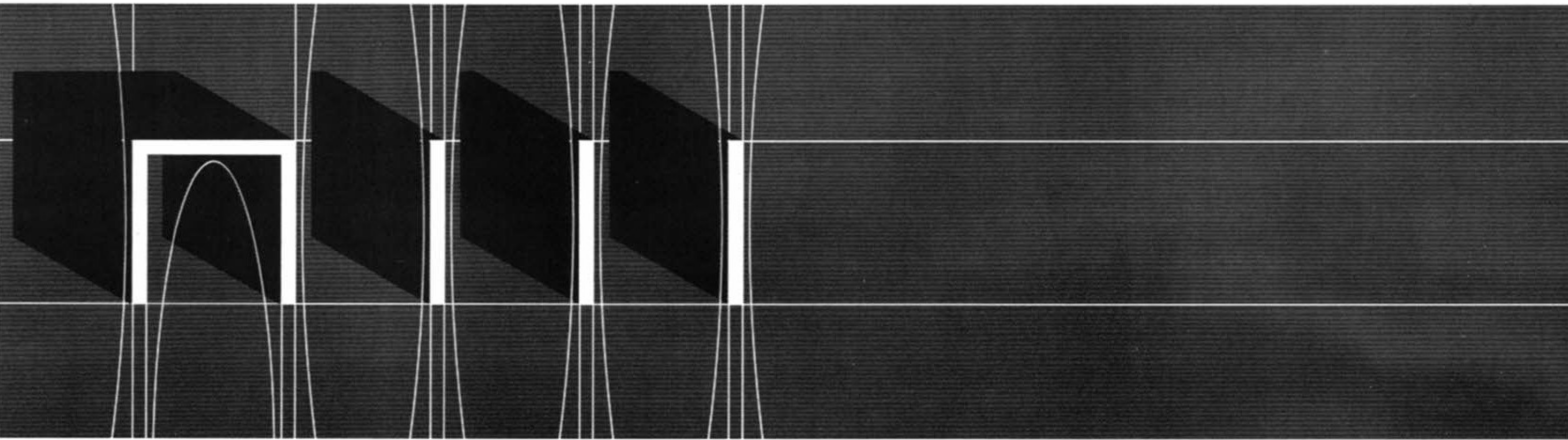
•

Une enveloppe architecturée qui échoue à se clore – et nous avons vu que c'est le réel qui fait obstacle à une telle conclusion –, laisse dans son sillage des débris, des traces, des restes.

Une enveloppe a été tentée ; cette visée est manquée, il en résulte ce que nous appelons une niche. La niche est le reste littéral d'une tentative avortée : une vacuole, un creux, un repli, voilà ce qui est laissé à l'abandon face à l'impossibilité de l'enveloppe. La fonction d'enveloppement y est encore active, la tentation est là, mais elle ne peut s'achever. Il demeure résolument une ouverture puisque le propre d'une niche est de combiner un retrait et une ouverture.

Mais il y a aussi, en deçà de la niche, la trace d'un abandon plus précoce, le pan – le pan de mur, un morceau de mur qui se dresse sur le sol : voilà le solde, l'ingrédient élémentaire qui a pu participer au rêve d'une enceinte close.

Le pan et la niche sont les traces d'une réduction de l'enveloppe, trace infime et minime pour le pan, trace plus articulée pour la niche. Ce qui importe, c'est de penser ceci que le pan et la niche ont chu de la visée d'un entour enveloppant et que, comme tels, ils deviennent des bords d'étendues.



Une niche et trois pans

Si nous comprenons le pan et la niche comme les restes, les débris logiques d'une rupture de l'enveloppe, nous insistons sur leurs natures fragmentaires : ils sont les reliquats, les fragments abandonnés après l'échec, après la rupture d'une totalité visée et manquée ; semblables aux contreforts de la Tour de Babel désertés par les hommes après la colère de Dieu, réduits à l'attente éternelle d'une quête déjà déçue.

Il reste alors à penser leur recomposition, l'association des fragments, dans des ensembles qui ne s'exposent plus à l'impossibilité. Car, en conclusion d'une simple inversion, nous pouvons aussi comprendre le pan et la niche comme des éléments, ou comme les plus petits éléments nécessaires et suffisants pour entreprendre des articulations d'ensemble. Ils ne sont plus alors débris et fragments, mais pièces minimales, unités de base capables de supporter des articulations d'une complexité supérieure, tout en conservant leurs qualités originaires.

L'adhérence du pan et de la niche aux propriétés du mur nous permet d'envisager cette dernière hypothèse. Le mur réduit à sa présence la plus élémentaire en-deçà de laquelle l'existence même du mur ne serait plus assurée, est bien quelque chose de l'ordre du pan. La niche quant à elle présente l'une des premières articulations possibles de plusieurs pans de mur. Quand le mur veut devenir autre chose que pan, en puisant dans ses propres ressorts, il

devient niche. Entre le pan et la niche, nous pouvons imaginer des états intermédiaires qui approcheront plus ou moins de l'une ou de l'autre des positions extrêmes auxquelles ils donnent consistance.

Envisager le pan et la niche comme fragments nous conduit vers des nécessités de recomposition suite à la désaffection (au désastre) de l'enveloppe.

Envisager le pan et la niche comme éléments nous reconduit vers le seuil de l'architecture, à penser ses unités de base liées à la muralité, avant de s'engager vers les modalités de leurs structurations.

•

Si nous approchons l'architecture par ses aspects élémentaires, par le minimal du mur à travers les dispositifs simples du pan et de la niche, c'est que la conjoncture de notre époque ne nous en laisse pas le choix. Il est important d'entendre ceci : nous n'avons pas le choix de l'élémentaire, nous n'avons pas le choix d'aborder les choses par une autre dimension que celle de l'élémentaire, du moindre, du minimal. Pour comprendre ceci, un écart est nécessaire que nous prendrons bientôt...

Une fable pour l'architecture (2ème partie)

Jean Stillemans

Notre époque est celle de la disparition des «Grands Récits». La plupart des dispositifs culturels qu'a connu le monde jusqu'il y a peu était animée par de «Grands Récits». Nous suivons ici les analyses de Jean-François Lyotard¹. Quelle est la fonction des «Grands Récits»? Ils sont les grandes structures narratives qui établissent, en les différenciant, les positions qui permettent à une culture d'opérer et de se perpétuer ; ils délivrent les valeurs de référence auxquelles les uns et les autres sont requis de se conformer en leurs actes quotidiens. Les «Grands Récits» ne se contentent pas de dessiner une explication du monde, ils disposent les enjeux d'un monde et du corps social qui s'y articule.

Pour dire bref, il existe trois types de «Grands Récits».

Le premier est celui qui soutient les cultures *premières*. Il s'agit des récits mythiques qui énoncent la geste des ancêtres dont la culture est issue ; les ancêtres ont extrait le monde du chaos ou du néant et ont institué un certain nombre de valeurs portées par la vérité de leurs actes inauguraux. Le «Grand Récit» dans ce cas n'est pas une simple fiction qui s'épuise au fil de sa narration, mais le déploiement des références à quoi se rapportent les gestes de la vie quotidienne. Il fournit les alignements auxquels s'ajustent les attitudes, les jugements, les savoir-faire, les pensées et les actes ordinaires.

Plus proche de nous, et éloignés en apparence des «Grands Récits» mythiques, il y a les récits de la *modernité*. Ceux-ci n'établissent pas un système de références instituées en un point d'origine, mais s'orientent vers un point qui se situe par devant, dans un futur probable mais cependant perpétuellement éloigné. L'accomplissement du bien-être, l'émancipation se profilent à l'horizon temporel. Nous serons tous libres dans un avenir qui se dessine aux confins du progrès, dégagés du poids de l'adversité, des contingences matérielles, de l'inégalité sociale – nous atteindrons la félicité : tel est le «Grand Récit» de la modernité. Mais, pour ce faire, il faudra que, dans le présent, nous nous conformions à un certain nombre de

conduites et de pensées, c'est-à-dire se livrer au labeur, dans la version libérale du «Grand Récit» de la modernité, ou encore lutter contre les inerties sociales et politiques dans sa variante de gauche.

Dernier et troisième grand groupe de récits : les narrations liées aux trois monothéismes. La structure temporelle qu'ils instituent est à la fois tournée vers un point reculé au fond des temps et vers un point éloigné dans l'avenir. Il y eu à l'origine une faute – et non une fondation –, et par devant nous se profile l'éventualité d'un rachat, au moment extrême du jugement dont jouiront les justes. A nouveau, en fonction d'une structure fictive, les comportements, les pensées, les jugements, les actes trouvent références, partagés cette fois entre le sentiment de la faute et la promesse d'une rédemption.

Si, à suivre Lyotard, nous considérons que ces «Grands Récits» ne sont plus actifs, sinon en l'état de lambeaux ou en des localités excentrées de l'empire d'occident, cela signifie que nos comportements, nos pensées, nos jugements ne sont plus supportés par l'évidence d'un sens commun et stable. Nos mouvements d'humains ne sont plus couverts par les structures que transportent les «Grands Récits». Nos actes, nos pensées, nos jugements sont à découvert : mis à nu. Il n'y a plus de médiation où puiser du sens : ils sont là, livrés dans un état pur, sans grandes causes. Nous sommes livrés à nos fonctions d'anthropes – sans détour, c'est-à-dire offerts à une question nue à l'endroit de nos manières d'humains : orphelins sous l'infini.

Si nous ne croyons plus aux «Grands Récits», il ne nous est plus possible d'aborder les fonctions humaines avec la composition de grandes structures de sens, globalisantes et achevées. Si nous sommes détachés de l'emprise des «Grands Récits», c'est que nous ne sommes plus capables de leur faire confiance, c'est-à-dire de demeurer les sujets fidèles de fictions exsangues. Au revers de ce refus des grandes compositions de sens, nous avons ce goût pour les commencements, pour les installations minimales, à *peine* commençantes ; nous avons cet intérêt pour les choses *encore en train de naître* – parce que nous pensons que, dans cette première apparition, une vérité

¹ In *La condition postmoderne*. L'emprunt au texte de Lyotard ne va pas au-delà de cette exposition des « Grands Récits ».

est encore à saisir qui s'estompera si nous la saisissons plus tard, dans une maturité soucieuse de régner sur les raisons du sens.

Les conjonctures de notre époque sont : 1/ une décomposition des «Grands Récits» de sens couvrant le monde et 2/ une mise à nu des fonctions anthropiques. Notre destin semble être de pister les commencements, les aubes – de saisir les fonctions humaines avant qu'un sens de bon sens ne vienne les recouvrir.

•

Si l'architecturation participe des grandes fonctions de l'anthrope, capter *l'apparaître* de ses logiques, consiste – telle est notre hypothèse – à considérer la *muralité* comme une première venue non encore investie, non encore disponible pour de grandes histoires à raconter. C'est en raison de ce caractère muet, silencieux que le pan et la niche nous intéressent.

Dans la tradition classique, la colonne fût retenue comme l'élément premier et absolu de l'architecture. Les traités canoniques se bâtissent généralement sur un déploiement raisonné des propriétés de la colonne. Ni fragment, ni élément, elle est une construction totalement intégrée qui vise un achèvement absolu : elle est *en soi* un ouvrage (voire un monde) parfait, et cette qualité l'élève à la dignité d'être l'objet à la fois premier et ultime de l'architecture – une première partie qui est déjà une totalité.

Les nécessités de cet achèvement installent la colonne dans un système de références qui dépassent les situations propres à l'architecture. A travers les règles de mise en forme de la colonne, l'architecture est agencée dans le monde et son histoire : a/ la colonne est à l'image du corps humain : dorique/homme, ionique/femme, corinthien/jeune fille, b/ la colonne est à l'image du tronc de l'arbre, c/ l'articulation des colonnes au sein d'un édifice est à l'image de la première architecture en bois : la cabane primitive.

Le mur, quant à lui, comme élément/fragment, ne raconte rien : il ne compte pas dans les narrations de l'occident, y compris dans les traités d'architecture les plus épris de raison.

S'il est nommé, c'est pour être au plus vite assujetti aux ordres de la colonne. En lui-même, il est peu de chose. Il n'a d'existence que silencieuse, en l'architecture qu'il soutient et qui l'accomplit.

Hors de l'architecture, la colonne déploie sa vitalité symbolique : victoire et gloire, beauté du corps de pierre en ses proportions. Hegel récapitule ce montage de l'occident en situant la colonne au seuil de la sculpture. Le mur, quant à lui, s'éteint, perd sens hors de l'architecture. A rebours de la tradition classique, nous nous appuyons sur cette hypothèse qu'il convient de saisir les choses en leur naissance (le mur) plus qu'en leur achèvement (la colonne), en une initiale nudité d'avantage qu'en une saturation du sens.

•

Le pan et la niche, dans la simplicité de leur évidence, sont l'un et l'autre des concrétions de matière qui se dressent à partir d'un appui pris dans le sol.

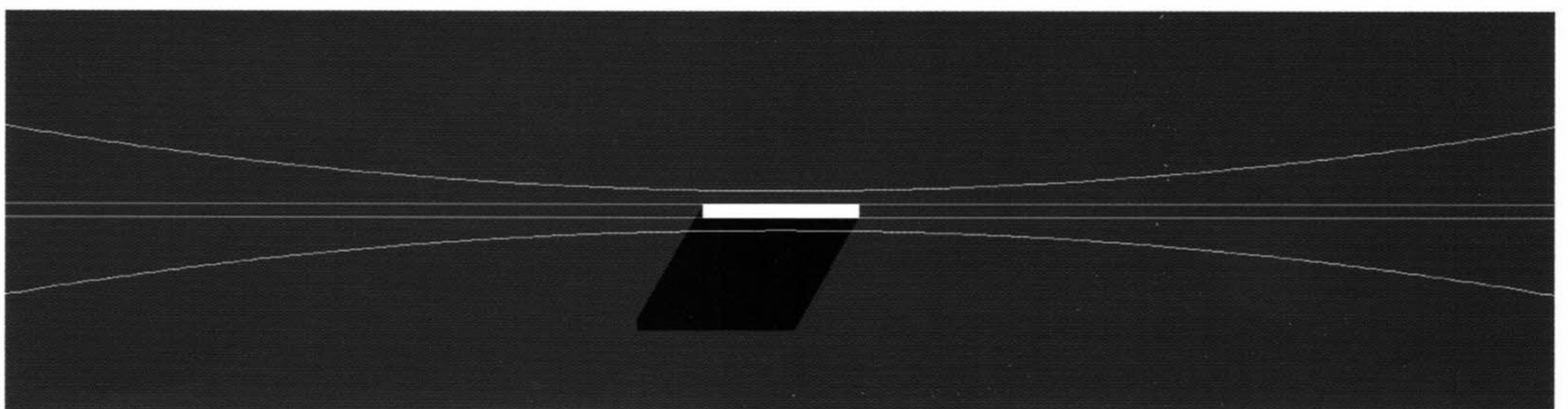
Si nous supposons une pure étendue vierge préalable à toute advenue d'architecture – et cette supposition ne peut qu'être une facilité pour la pensée : une pure étendue vierge ne correspond à aucune saisie phénoménale, à aucun *événement* possible –, nous pouvons avancer ceci : là où se posent un pan ou une niche, c'est-à-dire là où se dispose un bord, l'étendue perd une part de son indifférence. L'indifférence caractérise la chose qui n'est pas marquée, qui n'est pas touchée par la *différence*. On évoque l'indifférence pour une chose qui ne se laisse pas affecter par ce qui lui est étranger ou qui ne manifeste aucun désir pour *autre* que soi. Telle est bien la puissance de l'étendue, si nous la supposons pure : rien en elle ne nous accueille, rien ne nous permet d'y trouver lieu, d'avoir lieu. La pure étendue est indifférente au lieu.

réflexions

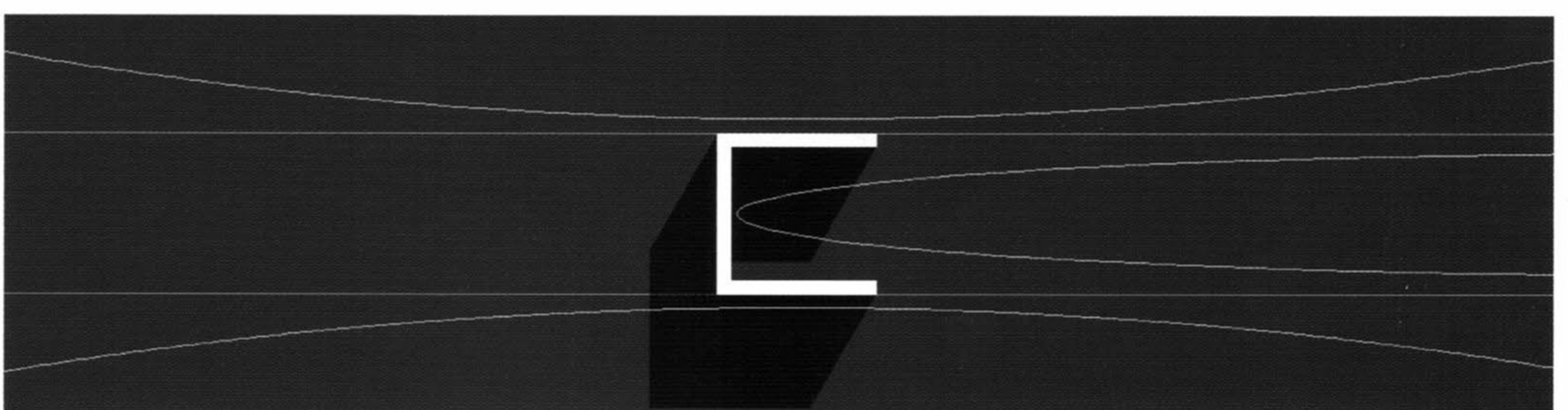
L'advenue d'un pan, d'un fragment/élément de mur, c'est-à-dire d'un bord spécifique, *divise et oriente l'étendue*.

La niche quant à elle, qui fait tenir ensemble plusieurs pans de mur, *ajoute à cette division et à cette orientation une vacuole, un creux qui est ouvert*. Elle offre une position de repli par rapport à l'étendue qui règne au dehors d'elle : la niche est un repli qui s'ouvre.

Le pan et la niche ne sont pas à comprendre comme l'origine d'un monde, comme les points d'ancrage à partir de quoi un monde pourrait se déployer, mais bien comme fragments et éléments. Comme tels, ils sont les extraits paradoxaux d'un ensemble (avorté, incomplet) où ils se fondent pour y demeurer partiels. Et s'il y a des origines, parfois, quelque part, dans l'architecture, il faudra en trouver les raisons ailleurs.



L'advenue d'un pan divise et oriente l'étendue



La niche divise, oriente et dispose un repli